

Victoria ; et la raison, c'est qu'aucun ne lui avait fait plus de mal. Ce général opérait depuis 1814 dans la province de la Vera-Cruz, contrée montagneuse, où, avec deux mille hommes dévoués, il s'était rendu redoutable aux vice-rois, en coupant toutes les communications de Mexico avec le principal port du Mexique. A Puente del Rey, cette passe si forte par la nature du terrain, et que les insurgés avaient rendue plus forte encore par des travaux et de l'artillerie, Victoria avait longtemps arrêté un convoi de six mille mules, escorté par deux mille hommes, sous le commandement du colonel Aguila. Sa manière de faire la guerre convenait merveilleusement à la nature du pays et aux habitudes des Indiens : c'était celle des chouans de Bretagne ou des guérillas espagnoles. La nécessité de maintenir libre la grande voie de communication avec l'Europe détermina le vice-roi à établir une chaîne de postes fortifiés sur toute cette longue montée qui conduit de la côte au plateau. L'exécution de ce plan fut précédée et accompagnée d'une suite de combats entre les royalistes et les insurgés. Miyares, qui commandait les premiers, parvint enfin à chasser Victoria des hauteurs de Puente del Rey. Le général insurgé se maintint encore pendant deux années d'une lutte inégale ; mais en 1816 la fortune l'abandonna complètement. Les vieux soldats des premiers jours de l'insurrection étaient tombés sur les champs de bataille ; les nouvelles recrues n'avaient ni leur enthousiasme, ni leur courage, ni leur habitude de la guerre. Le zèle des populations pour la cause de l'indépendance se refroidissait à mesure que les revers se multipliaient ; les villages refusaient de nourrir les soldats. Les soldats désertèrent et laissèrent Victoria absolument seul. Dans cette position désespérée, le général patriote resta inébranlable ; il refusa le rang et les récompenses qu'Apodaca lui offrait en échange de sa soumission, et se détermina à chercher un asile dans les forêts, plutôt que d'accepter l'in-

dulgo ou le pardon royal, sur la foi duquel presque tous les autres chefs avaient mis bas les armes ; il s'enfonça, avec un seul serviteur, dans les parties les plus infréquentées et les plus montagneuses du district de la Vera-Cruz, et disparut aux yeux de ses compatriotes. Ses aventures dans la solitude ont toutes les couleurs du merveilleux : on les croirait créées par la capricieuse imagination d'un romancier, et cependant elles appartiennent à l'histoire.

Dans les premiers moments de sa fuite, les Indiens se montrèrent bons et secourables envers lui ; ils le cachèrent, ils le nourrissent sous leur toit. Son existence vagabonde eût été tolérable, sans la crainte puérile du vice-roi, qui crut que la cause de l'Espagne serait compromise tant que Victoria serait sur la terre. Littéralement parlant, il lui fit donner la chasse comme à une bête fauve. Mille hommes, divisés en petits détachements, le poursuivirent dans toutes les directions. Les villages où il recevait un asile de quelques heures furent brûlés ; et, la terreur s'emparant des Indiens, toutes les portes se fermèrent devant le proscrit. Lui se mit à errer dans le pays comme un sauvage poursuivi par les blancs. Une fois, il n'échappa aux balles qu'en traversant à la nage une large rivière que les poursuivants n'osaient franchir ; une autre fois, blotti sous des broussailles, il assiste à la recherche de sa personne, et les baïonnettes qui fouillaient le buisson ne sont qu'à deux doigts de sa poitrine. Six mois entiers cette chasse ne se ralentit pas. A la fin, les soldats, harassés et honteux de l'ignoble rôle qu'on leur faisait jouer contre un seul homme, murmurèrent. Leurs chefs résolurent d'en finir par un mensonge. On écrivit, pour complaire au vice-roi, que Victoria avait été tué ; on dressa procès-verbal de l'état de son cadavre, où le signalement de sa personne se trouve minutieusement donné. Cette pièce authentique fut insérée tout au long dans la gazette officielle de Mexico, et les troupes furent rappelées.

Les maux de Victoria ne cessèrent point avec la poursuite. Épuisé par les fatigues, par les privations de tout genre, ses habits en lambeaux, son corps déchiré par les buissons épineux des Tropiques, il lui fallait cependant continuer d'habiter dans la profondeur des forêts. Là, pendant les étés, il pouvait aisément se nourrir des fruits dont la nature est si prodigue dans les terres chaudes du Mexique; mais l'hiver, aux prises avec la faim, il se trouvait heureux quand il rencontrait quelques lambeaux de chair encore attachés aux ossements des chevaux morts. Il s'accoutuma par degrés à passer quatre et cinq jours sans prendre autre chose qu'un peu d'eau; il supportait ce long jeûne sans beaucoup souffrir; mais il éprouvait d'atroces douleurs quand il se prolongeait plus longtemps. Il fut deux ans et demi sans manger de pain, sans voir une seule créature humaine.

Abandonnons un moment le malheureux proscrit dans ces impénétrables bois qui le cachent si bien à ses persécuteurs, et dont il ne doit sortir qu'aux jours d'Iturbide, et, revenant à l'ordre des temps, dont nous nous sommes écartés, suivons le jeune Mina dans sa courte et chevaleresque expédition, la dernière tentative en faveur de la première révolution mexicaine.

Xavier Mina, neveu du fameux Espoz y Mina, faisait ses études à l'université de Saragosse, lorsque Napoléon entra en lutte avec l'Espagne. Après les fâcheux événements de Madrid du 2 mai, il crut que son devoir l'appelait à défendre l'indépendance de sa patrie; il se rendit dans le nord de l'Espagne, et se distingua bientôt entre tous les chefs des guérillas, par son humanité et sa bravoure chevaleresque. Ses exploits lui valurent le rang de colonel et le commandement général de la Navarre et du haut Aragon. Mais la fortune l'abandonna dans l'hiver de 1810, il tomba aux mains des Français. Conduit à Vincennes, il y resta prisonnier jusqu'à la paix générale de 1814. Ses services et sa longue captivité devaient appeler sur lui les fa-

veurs de Ferdinand. Mais la reconnaissance n'était pas la vertu dominante du monarque restauré. Il ne vit dans les deux Mina que des membres influents du parti libéral; ils furent en pleine disgrâce à sa cour. Pour se débarrasser de Xavier, on lui offrit un commandement dans l'armée espagnole du Mexique, il refusa; et après avoir été momentanément arrêté, il parvint à se sauver en Angleterre, où il s'occupa très-activement, non d'aller combattre les indépendants, mais de leur porter secours. Il parvint à réunir quelques centaines de caissons, d'armes et d'équipements militaires, et, suivi d'un petit nombre d'officiers espagnols, italiens et anglais, il quitta Liverpool pour se rendre à Norfolk dans la baie de Chésapeake, puis à Baltimore, où il s'occupa des préparatifs de son expédition. Elle se bornait à trois petits bâtiments, et à un très-petit nombre d'hommes. Il espérait en recruter dans le Texas; mais un ouragan le força d'aborder au Port-au-Prince, où le président d'Haïti lui fournit les moyens de réparer ses avaries. Malheureusement, les renforts que Mina espérait trouver au Texas n'existaient pas: le commodore Aury, gouverneur de cette province, et qui se proposait d'entrer de son côté en campagne, n'avait que deux cents hommes à sa disposition. Ce triste allié se borna donc à faire des vœux pour le jeune aventurier, et celui-ci s'empressa de se rendre à Galveston, dans l'île San Luis, où il recruta une centaine d'Américains, commandés par un certain colonel Perry. Mina crut qu'il serait plus heureux au Mexique même; il se flattait de voir accourir sous son drapeau les guérillas éparses sur la côte; il se hâta donc d'y aborder, et, le 15 avril 1817, il débarqua près de la petite ville de Soto la Marina, dont il prit possession.

Le moment choisi par Mina n'était pas heureux: il paraissait sur la scène quand les chefs renommés de la première insurrection avaient disparu; quand la cause de la révolution, comme nous l'avons déjà dit,

était tombée aux mains d'hommes en horreur à tous les partis par leur férocité et par leurs brigandages. Au premier rang de ces révolutionnaires, on mettait le prêtre Torrès, dont le despotisme théocratique-militaire pesait sur tout le Baxio, cette fertile partie du Mexique qu'il avait divisée entre ses principaux officiers, gens de son espèce, et aveuglément soumis à ses volontés. Il avait élevé une petite forteresse sur le sommet de la montagne de Los Remedios; et, de ce nid de vautour, il s'élançait sur toute la contrée, la rançonnant suivant son caprice, et sans distinction d'Espagnols et de créoles. Il fit plus pour la ruine de ce beau canton que tous les chefs, indépendants ou royalistes, qui l'avaient précédé. Si l'on veut connaître en détail toutes ces cruautés, on peut consulter Robinson: on verra, dans son histoire de la première révolution mexicaine, à quel point ce Torrès était exécré de tous les habitants du pays: son nom n'est encore aujourd'hui prononcé qu'avec horreur. Toutefois, on remarque, pendant la domination de ce chef, un fantôme de gouvernement qu'on appelait la Junte de Jauxilla, du nom d'un petit fort assis au milieu d'un marais, et dans lequel cette junte faisait sa résidence. Elle était entièrement composée de créatures de Torrès. Son influence était fort médiocre, et son autorité nulle. Dans ce même temps, les bandes de Guerrero, échelonnées sur les côtes orientales, se trouvaient dans l'impossibilité d'opérer leur jonction avec les bandes de l'intérieur, et, des anciennes armées de Hidalgo et de Morelos, il ne restait que de faibles détachements de pillards épars sur un vaste territoire, tandis que les forces royalistes, s'augmentant successivement de toutes les troupes envoyées de la Péninsule, occupaient les villes et les positions militaires, et coupaient toute communication entre les différents corps des révolutionnaires.

Cependant la cause de l'indépendance avait de telles racines dans le pays, l'opinion des masses lui était si

décidément favorable, qu'il eût suffi que Mina l'éveillât par une véritable sympathie, pour se donner des chances de succès à peu près certaines. Malheureusement, Mina était Espagnol, et ne consentait pas à priver son pays natal de ce Mexique, le plus beau diamant de sa couronne. Son but réel était d'établir dans cette colonie un gouvernement constitutionnel, avec telles formes de liberté qu'il plairait aux Mexicains d'admettre; mais pour une séparation absolue de la mère patrie, il paraît qu'il n'en voulait pas. Ses proclamations, à la vérité, n'annonçaient pas un tel dessein, mais elles ne disaient rien en faveur d'une complète indépendance. Son silence fit suspecter ses intentions; on les jugeait hostiles au vœu des créoles et des indigènes, par cela même que les marchands de la Vera-Cruz ne s'en alarmaient pas, et l'on savait que ces marchands, Espagnols d'origine, bien que partisans d'un régime constitutionnel, s'étaient vivement prononcés contre toute séparation de l'Espagne et du Mexique. Les créoles restaient donc convaincus que le triomphe de Mina n'amènerait qu'un changement de maîtres, et cette conviction explique la neutralité qu'ils gardèrent dans cette lutte inégale entre une poignée d'hommes et les armées royales.

Cette infériorité du nombre paralysait l'enthousiasme des plus chauds partisans de Mina. Ce jeune aventurier, au moment où il mit le pied sur la terre du Mexique, n'avait avec lui que trois cent cinquante-neuf hommes, y compris les officiers. Il se vit presque aussitôt abandonné par le colonel Perry, qui entraîna dans sa défection une cinquantaine de soldats, et il fut obligé d'en laisser cent autres sous le commandement du major Sarda, comme garnison de Soto la Marina, qu'il avait fait fortifier à la hâte. Avec le reste de sa troupe, grossie de quelques fougueux révolutionnaires, cet intrépide jeune homme essaya d'opérer sa jonction avec les insurgés du Baxio, dont le séparait

une vaste contrée, parcourue en tous sens par de nombreux détachements ennemis supérieurs en nombre. Il lui fallut endurer, en traversant la *tierra caliente*, toutes les souffrances que le manque de vivres et d'eau peut faire éprouver. Il atteignit enfin, le 8 juin 1817, la *Valle del Maíz*, située sur la rivière de Panuco, dans l'intendance de San Luis Potosi, où finit la plaine et commencent les hauteurs du plateau. Là, il eut à combattre quatre cents cavaliers royaux qu'il défit, et ce premier succès lui permit de donner deux jours de repos à ses gens, qui allaient rencontrer, à la Hacienda de Peotillos, une opposition plus sérieuse. Le brigadier Arminan, à la tête de neuf cent quatre-vingts hommes d'infanterie européenne, et de onze cents cavaliers créoles, occupait la route que Mina devait suivre. Il fallait ou se renfermer dans la Hacienda, ou déloger l'ennemi de sa position. Mina prit ce dernier parti. Il dispose son monde, cent soixante-douze hommes, sur une petite éminence qui domine la plaine, et de là, s'élançant à la tête de cette poignée de braves sur les lignes espagnoles, il renverse tout ce qui s'oppose à son passage, et met dans la déroute la plus complète une troupe d'élite, qui le regardait quelques heures auparavant comme une proie facile. Ce furent les gens d'Arminan qui se trouvèrent fort heureux d'échapper par la fuite aux coups des insurgés, qui ne pouvaient pas les poursuivre. On prétend qu'ils durent, en partie, le succès de cette journée à la manière dont ils chargeaient leurs armes. Au lieu d'une seule balle de calibre, ils mettaient à la fois un très-grand nombre de petits projectiles qu'on nomme *postes*, et tiraient à bout portant. Si les pertes des royalistes furent grandes, celles de Mina l'étaient aussi, et, de plus, irréparables. Il comptait onze officiers et dix-neuf soldats tués, et vingt-six blessés. Il dut, avec ce qui lui restait, se hâter de poursuivre sa marche sur le Baxio, où il pouvait se recruter un peu. La fortune le servit encore a

l'attaque de la petite ville de Pinos, dont il s'empara par surprise, bien qu'elle eût une garnison de trois cents hommes. Il n'y perdit pas un seul des siens. Il accorda le pillage, à l'exception des églises. Un de ses soldats s'étant permis de prendre des vases sacrés, fut à l'instant fusillé. Enfin, le 22 juin, après trois jours de marches forcées dans un pays désolé par la guerre, Mina se mit en communication avec un parti de révolutionnaires du Baxio, commandé par don Christoval Nava. Le voici au milieu d'hommes aux formes athlétiques, bons cavaliers, montant d'excellents chevaux, armés de lances et de sabres, dont ils se servent à merveille. Le costume de ces hommes est riche et pittoresque; leur veste ronde, leurs culottes de velours, sont ornées de galons d'or et d'argent. Des guêtres de peau de daim enveloppent leurs jambes; à leurs souliers, ouverts de côté, sont attachés de longs éperons en cuivre, incrustés d'argent et armés de molettes de quatre pouces de diamètre. Le col de leurs chemises est ouvert; ils portent des chapeaux à larges bords, entourés d'un galon d'argent, et décorés de l'image de la Vierge de la Guadalupe, enfermée dans un médaillon recouvert d'un verre. Tel était alors, et tel est encore aujourd'hui le costume des *Rancheros*, qui, dans un plus haut degré de civilisation, ressemblent assez aux *Gauchos* des *Pampas*, dont le capitaine Head nous a fait une si pittoresque description. Comme eux, le *Ranchero* mexicain se distingue par la force, le courage, l'activité, le mépris du danger, et toute l'adresse possible dans l'exercice du cheval et le maniement des armes.

Mina, conduit par ce Narva qu'il venait de rencontrer, parvint dans le petit fort de Sombbrero sans être inquiété, tant la crainte qu'inspiraient les vainqueurs de Peotillos était grande. Il avait parcouru en trente-deux jours, deux cent vingt lieues, et s'était trois fois engagé avec un ennemi infiniment supérieur en nombre.

Il avait perdu trente-neuf hommes dans cette marche, et il ne lui en restait plus que deux cents, dont quelques blessés. Ce fut de Sombbrero qu'il écrivit à Torrès et à sa junte, pour leur annoncer son arrivée et leur offrir ses services. Il vit bientôt à quels hommes il avait affaire, et dans quelle triste compagnie il allait se trouver. Il demeura convaincu de tout ce que la cause de l'indépendance avait de chances contre elle, et de tout ce qu'il lui fallait d'heureux hasards pour triompher de sa mauvaise position. Mais bientôt ce découragement d'un moment céda à l'énergie de son caractère et aux engagements pris avec ses compagnons d'armes. Il se hâta, après quatre jours de repos, de les conduire à une nouvelle expédition. Il s'agissait d'attaquer Castanon, qui commandait une division royaliste de sept cents hommes, infanterie et cavalerie, et avait pris position sous le petit fort de San Felipe, à treize lieues de Sombbrero. Ce Castanon était l'un des chefs les plus braves et les plus heureux de l'armée royale. Mais il avait terni tous ses succès par une férocité sans exemple; et si le vice-roi Apodaca, renommé par sa douceur et son humanité, lui conservait un commandement, c'est que les services d'un tel partisan étaient trop utiles pour pouvoir s'en passer.

Le petit corps de Mina, grossi des deux guérillas de Moreno et d'Encarnacion Ortiz, et de quelques patriotes, se montait à quatre cents hommes environ; mais la plupart des nouvelles recrues n'avaient, pour combattre, que de mauvais fusils sans pierres ou sans baguettes. Les deux partis se rencontrèrent le 30 juin, dans les plaines qui séparent la ville de San-Felipe de celle de San-Juan, près de la Hacienda de ce nom. La victoire ne fut pas longtemps douteuse: en huit minutes elle fut décidée. Le colonel Young, à la tête de l'infanterie, se précipita sur l'ennemi, et après une décharge générale, chargea à la baïonnette; dans le même moment, la cavalerie des

patriotes, commandée par le major Maylefer, officier suisse tué dans l'action, enfonça la cavalerie royale, la mit en fuite, et tournant ensuite le bataillon que Young combattait en face, en fit un horrible carnage. Jamais déroute ne fut plus complète et engagement plus sanglant. Castanon resta sur le champ de bataille avec trois cent trente-neuf des siens; on fit deux cent vingt prisonniers, et cent cinquante hommes seulement parvinrent à s'échapper. A la nouvelle de la mort de Castanon, tout le Baxio, qui avait si longtemps gémi sous sa tyrannie, poussa un cri de joie, et salua Mina comme son libérateur.

Après ce beau fait d'armes, nous le voyons engagé dans une expédition de flibustiers. Suivi d'un petit nombre des siens, il va occuper et piller l'Hacienda de Jaral. Cette Hacienda appartenait à don Juan Moncada, marquis de Jaral et comte de San-Mateo. Ce noble créole, immensément riche, passait pour un chaud partisan de la cause royale. Sa belle habitation était fortifiée et défendue par un détachement de miliciens réunis à ses vassaux et tenanciers, qui l'avaient préservée pendant la première période de la révolution. Mais la terreur du nom de Mina effraya le marquis à tel point, que cette fois, loin de songer à résister, il prit la fuite avec son escorte, et se réfugia à San Luis Potosi. Aussi, l'Hacienda fut-elle occupée sans opposition, et Mina put la piller tout à loisir. Don Juan passait pour avoir beaucoup d'argent caché; la trahison d'un domestique fit découvrir, sous le plancher d'une chambre contiguë à la cuisine, cent quarante mille dollars, qui furent portés à la caisse de l'armée. Nous donnons le chiffre avoué par les insurgés. Plus tard, le marquis fit monter sa perte à trois cent mille dollars, qu'il prétendait avoir enfouis. Sans entrer dans la discussion du chiffre, nous devons reconnaître que le fait du pillage de la propriété privée d'un noble créole bien qu'autorisé par la rigueur des lois de la guerre, n'était certaine-

ment pas de nature à augmenter le nombre des partisans de Mina.

La plupart des grands propriétaires fonciers du pays avaient suivi la même ligne que le marquis de Jaral. Comme lui, ils ne s'étaient pas bornés à payer régulièrement leurs impositions, mais ils assistaient encore le gouvernement du roi de contributions proportionnées à la fortune de chacun d'eux, et qui, bien qu'elles ne fussent pas volontaires, étaient acquittées sans contrainte. Si cette obéissance à l'autorité légitime pouvait être regardée comme un acte d'hostilité positive, il n'y avait plus de sécurité pour eux au jour du triomphe de la révolution. Le marquis, à la vérité, avait accepté le titre de colonel dans l'armée espagnole ; il y avait un régiment qui portait son nom. Mais son titre était purement nominal : don Juan ne figurait pas dans l'armée active ; il n'avait pris aucune part à la guerre, et se trouvait ainsi dans la catégorie des créoles privilégiés, que Mina avait déclarés, dès le début de la campagne, prendre sous sa protection et venir défendre. Don Juan était Mexicain d'origine, et la saisie de ses propriétés fut donc généralement regardée comme un acte non moins impolitique qu'illégal.

Les avantages remportés par Mina dans l'intérieur furent balancés par la perte du fort qu'il avait élevé sur la côte, à Soto la Marina ; c'était non-seulement son dépôt d'armes et de munitions, mais le seul moyen de communication entre les insurgés et les États-Unis. Ce fort n'avait, comme nous l'avons déjà vu, qu'une faible garnison de cent quinze hommes ; il fut investi, le 11 juin, par le général Arredondo, commandant en chef des provinces centrales de l'Est, qui avait avec lui deux mille deux cents hommes et dix-neuf pièces d'artillerie. La brèche fut bientôt praticable. Les assiégeants donnèrent trois assauts bravement repoussés, et proposèrent ensuite une capitulation acceptée par Sarda. Les officiers devaient être libres sur parole ; les soldats devaient rentrer dans leurs foyers. Toute cette petite garni-

son, réduite à trente-sept hommes, sortit avec les honneurs de la guerre. Cette capitulation était un piège tendu à la bonne foi des assiégés. Les malheureux n'eurent pas plutôt posé les armes, qu'ils furent entourés, saisis, mis aux fers, puis enfermés au château de Saint-Jean d'Ulloa, puis transportés en Espagne, et envoyés dans les présides de Ceuta, Melilla et Cadix, mourir de misère, après avoir épuisé toutes les tortures, toutes les humiliations que le cruel génie du despotisme irrité peut imaginer pour punir des ennemis vaincus.

Mina fut vivement affecté de ce revers, dont il ne se dissimulait pas les graves conséquences. Il avait encore d'autres sujets de chagrin. Il se voyait contrarié dans ses plans de résistance, dans l'organisation d'une armée régulière, par la basse jalousie du Padre Torrès, qui ne sentait que trop bien la supériorité du jeune général. Tous les obstacles se multipliaient sous ses pas. Apodaca, le vice-roi, le savait ; il ne perdit pas un moment pour concentrer toutes les forces dont il pouvait disposer, et dont il donna le commandement à don Pascual Linan, un de ses meilleurs officiers. Cinq mille royalistes entrèrent dans le Baxio, dans le courant du mois de juillet. Mina n'avait pas cinq cents hommes à leur opposer, et encore en perdit-il cent à l'attaque malheureuse de la ville de Léon, dont il voulait s'emparer avant l'arrivée de Linan. Ce dernier se montra devant Sombrero le 30 juillet, à la tête de trois mille cinq cents hommes. La garnison de cette petite place n'était pas de neuf cents personnes, y compris les femmes et les enfants. Ils furent bientôt réduits à la plus dure des privations, à manquer d'eau. Le fort était alimenté par une source voisine, qui fut bientôt au pouvoir des assiégeants. Il n'y avait point de puits dans la place, et bien qu'on se trouvât dans la saison des pluies, les nuages, qui couvraient les campagnes environnantes, passaient sur la forteresse, assise sur un rocher, sans laisser tomber une goutte d'eau. Quelques

ondées vinrent enfin, et avec elles se ranima le courage des soldats. Mina voulut en profiter pour les conduire à l'attaque des retranchements de l'ennemi. Sa bonne étoile avait disparu ; il fut repoussé. Il perdit quelques-uns de ses vieux compagnons d'armes ; d'autres tombèrent vivants aux mains de Linan. Le barbare les fit étrangler le lendemain, sur un monticule en vue de leurs camarades. Torrès avait promis de secourir Sombrero ; Torrès n'arrivait pas. Mina, suivi de trois des siens, se dévoua pour le salut de tous : il sortit de la forteresse, parvint à franchir les lignes ennemies, et alla demander le secours de tous les petits chefs de guerillas qui rôdaient dans cette partie du Baxio. Inutiles prières ; l'armée de Linan était trop redoutable pour ne pas effrayer des bandes sans discipline et mal armées. Mina fut forcé de donner l'ordre au colonel Young d'évacuer la place pendant la nuit. Cet ordre ne fut pas reçu par celui auquel il était adressé : Young avait trouvé la mort sur la brèche. Le lieutenant Bradburn, qui lui succédait, essaya cette retraite, d'autant plus difficile, qu'il ne lui restait plus que cent cinquante hommes en état de porter les armes, et qu'il fallait emmener une multitude de femmes et d'enfants, dont les cris et les gémissements attirèrent bientôt les assiégeants sur les pas des fuyards. Bon nombre d'entre eux périt avant d'avoir pu franchir le fossé qui entourait la forteresse ; d'autres, errants dans les campagnes, et sans connaissance du pays, furent saisis par les détachements de cavalerie mis à leur poursuite. Les royalistes ne firent aucun quartier, et portèrent la barbarie jusqu'à fusiller les blessés restés à l'hôpital. Les guerres civiles montrent l'espèce humaine sous un triste jour.

La prise de Sombrero portait un coup de mort au parti de Mina. Tous les officiers étrangers avec lesquels il pouvait former ses recrues de créoles, avaient succombé. Les créoles étaient braves jusqu'à la témérité, mais ils ne comprenaient pas que la valeur indivi-

duelle n'est rien devant la tactique des troupes de ligne. Torrès et Mina se rapprochèrent aussitôt qu'ils apprirent que Linan allait assiéger le fort de Los Remedios. Il fut convenu que Mina tiendrait la campagne avec neuf cents cavaliers pour harceler les royalistes et enlever leurs convois ; tandis que Torrès avec ses officiers dirigerait la défense de la place. La disposition du terrain ajoutait à sa force. Los Remedios s'élève dans une haute chaîne de montagnes entre Silao et Penjamo. Ce fort est entouré de précipices et de profonds ravins ; il n'est accessible que sur un seul point, et ce point était défendu par un mur de trois pieds d'épaisseur et par trois batteries étagées. Il était bien approvisionné de bestiaux, de blé et de farine. L'eau s'y trouvait en abondance et ne pouvait jamais y manquer ; quinze cents hommes composaient sa garnison, déterminés à la plus vigoureuse résistance.

Le siège commença le 31 août. Mina avec Ortiz essaya d'intercepter les communications entre Mexico et les provinces du Nord. Il emporta d'assaut la Hacienda de Biscocho, où ses soldats vengèrent la mort de leurs camarades en massacrant trente et un soldats de la garnison. Le lendemain, il attaqua San Luis de Paz, qui se rendit après quatre jours de résistance ; ce qui n'empêcha pas le commandant et deux de ses officiers d'être fusillés. Mina ayant fait sauter les fortifications de la place, y laissa le colonel Gonzales pour observer les mouvements de l'ennemi. Il fut bientôt forcé de se replier sur la vallée de Santiago, pressé par un corps nombreux de royalistes, sous les ordres d'Orrantia, et réduit à quelques opérations insignifiantes dans les plaines de Silao et de Salamanca.

Cependant, Orrantia s'étant rapproché de Sombrero, Mina le suivit à son tour et lui livra bataille. La partie n'était pas égale, car les soldats royalistes valaient cent fois mieux que les insurgés, qui combattirent assez mal, et finirent par prendre la fuite. Mina, avec deux cent cinquante hommes seu-

lement, soutint le choc de l'armée ennemie, et s'étant fait un passage, l'épée à la main, parvint à gagner Jauxilla où siégeait la junte patriote. Il se vit bientôt à la tête de quatorze cents combattants; il se crut alors assez fort pour tenter une attaque sur Guanajuato; il espérait par cette diversion forcer Linán à lever le siège, et se flattait qu'un parti puissant dans Guanajuato le recevrait comme un libérateur. Cette confiance le conduisit à sa perte. En vain ses amis et les membres de la junte la lui prédisaient: tout ce qui connaissait les dispositions réelles des habitants s'opposait à cette expédition. Le 24 octobre, il parvint, par des marches bien combinées, à réunir tout son monde à la Mina de la Luz, à quatre lieues de la ville, où l'on ne soupçonnait pas son approche. Il attaqua, à nuit close, les postes avancés; malheureusement le cœur faillit à ses gens; quand ils se virent engagés dans cette populeuse cité, ils refusèrent d'aller plus avant, et laissèrent à la garnison le temps de prendre les armes, puis ils s'enfuirent si précipitamment, après un échange de quelques coups de fusil, que cinq d'entre eux seulement furent tués. Mina reconnut alors combien il avait été trompé, et sur la disposition des esprits, et sur les forces et la fermeté des insurgés. Se voyant alors presque abandonné de ses soldats, il se hâta de quitter les environs de Guanajuato et de pourvoir à sa sûreté. Accompagné d'une faible escorte, il prit le chemin du Rancho del Venadito, se proposant de se rendre à l'Hacienda de la Tlachijera, qui appartenait à don Mariano Herrera, son ami. Il arriva au Rancho le 26, et résolut d'y passer la nuit, ne croyant pas possible que le colonel Orrantia pût être informé de la route qu'il avait suivie, ayant évité tous les sentiers battus. Malheureusement, il avait été reconnu en chemin par un moine, et Orrantia, bien instruit, avait détaché cinq cents cavaliers à sa poursuite. Ceux-ci, ayant cerné le Rancho au point du jour, tombèrent sur l'escorte de Mina. Lui-même ne put leur échap-

per; ils se saisirent de lui au moment où, sortant de sa maison, il se présentait sans armes pour connaître la cause du bruit qui se faisait au dehors. Don Pedro Moreno, commandant de Sombrero, fut pris en même temps et fusillé sur l'heure.

Le sort de Mina est plus cruel; on le conduisit, les bras liés, à Irapuato devant Orrantia. Ce misérable se couvrit de honte en prodiguant l'injure à son ennemi vaincu, en le frappant du plat de son épée à plusieurs reprises. Mina se montra dans les fers ce qu'il avait été sur les champs de bataille, sans peur et sans reproche, ferme et digne. C'est un grand malheur d'être prisonnier, dit-il; mais tomber aux mains d'un homme qui ne comprend ni la dignité du soldat, ni l'honneur espagnol, c'est être deux fois malheureux.

Linan ne mérita pas le même reproche: tout en faisant garder avec soin son prisonnier, il le traita du moins en militaire et en gentilhomme. Il ne voulut pas même prendre sur lui de disposer de sa vie sans un ordre exprès du vice-roi. Cet ordre ne se fit pas attendre, il enjoignait de fusiller Mina sans délai. Il fut conduit au supplice le 11 novembre, et mourut avec toute la fermeté dont il avait donné tant de preuves pendant sa vie courte et glorieuse; il n'avait que vingt-huit ans.

L'histoire ne doit pas confondre ce jeune militaire, doué de rares et précieuses qualités, avec les chefs révolutionnaires dont il fut obligé de suivre la fortune; eux cruels et pillards, lui généreux et humain; eux sans foi, lui fidèle à sa parole; eux sans capacité militaire, lui militaire formé à la grande école européenne. Les fautes de Mina prirent naissance dans son ignorance du véritable état de l'opinion publique au Mexique et de la force réelle des insurgés. Il se compromit inutilement pour une cause qu'il ne pouvait faire triompher avec une poignée de braves. Il comptait sur l'assistance des États-Unis, qui ne lui envoyèrent ni un homme, ni un dollar. Nous avons déjà dit à quelles causes il

faut attribuer le peu de sympathie qu'il rencontra parmi les populations créoles. En le croyant opposé à l'indépendance absolue du pays, il paraît qu'elles avaient deviné juste. Mina nous a laissé un témoignage positif de ce qu'il ne voulait pas. Nous le trouvons dans une lettre écrite par lui le 3 novembre au général Linan (*). « Je n'ai jamais cessé, dit-il, d'être bon Espagnol; et si je n'ai pas toujours paru tel, mes actes n'ont pas été d'accord avec mes intentions. Je suis profondément convaincu que le parti de l'indépendance ne triomphera pas au Mexique, et qu'il amènera la ruine du pays. » N'oublions pas que Mina n'était plus au début de sa carrière lorsqu'il s'exprimait ainsi. Pour lui, les heures d'illusion s'étaient évanouies après quelques mois passés au milieu des révolutionnaires. C'est ce qui arrive dans tous les temps et dans tous les pays aux hommes droits et généreux.

La terreur que cet intrépide jeune homme causait au vice-roi était telle, que sa chute fut célébrée comme ces grands événements qui assurent la durée d'un empire. Un Te Deum solennel fut chanté dans toutes les églises du Mexique. On illumina, on tira le canon, et des réjouissances publiques furent ordonnées. Un minutieux procès-verbal de l'exécution du prisonnier parut dans le journal officiel. On y inséra jusqu'au certificat du chirurgien qui constatait le nombre de balles qui lui avaient donné la mort et la partie du corps qu'elles avaient frappée. C'étaient les honteuses joies d'une grande peur évanouie. Le gouvernement espagnol, qui n'avait pas été moins effrayé, récompensa splendidement ses agents du Mexique; Apodaca fut créé comte de Venadito, et Linan et Orrantia eurent aussi leur part de caresses et d'honneurs.

La défaite et la mort de Mina rendirent aux royalistes la confiance qu'ils

(* L'authenticité de cette lettre a été niée par Robinson et établie par don Carlos Bustamente, qui assure avoir possédé l'original écrit de la main de Mina.

commençaient à perdre. Ils redoublèrent d'efforts pour s'emparer de Los Remedios, qui les eût longtemps arrêtés si les munitions n'eussent complètement manqué. La garnison fut obligée d'abandonner la forteresse dans la nuit du 1^{er} janvier 1818, après un siège de quatre mois. Cette retraite fut encore plus fatale aux assiégés que celle de Sombrero. Les Espagnols la regardant comme inévitable, avaient disposé de grandes piles de bois résineux qu'ils allumèrent au premier signal de leurs sentinelles avancées. Ces flammes brillantes, en éclairant la fuite des assiégés, permirent à leurs ennemis de les poursuivre jusque dans la profondeur des ravins. Torrès et douze d'entre eux échappèrent seuls à cette boucherie. La plume se refuse à peindre la scène d'horreur qui suivit l'entrée des vainqueurs dans la forteresse. Les femmes furent traitées avec une brutalité sans exemple, une barbarie de cannibales. Les royalistes, plus cruels que les sauvages du désert, mirent le feu aux quatre coins de l'hôpital qui renfermait les blessés, et ceux qui pouvaient encore se traîner n'échappèrent aux flammes que pour aller mourir déchirés par les baïonnettes.

La petite forteresse de Jauxilla, où la junte patriote tenait ses séances, fut livrée par le commandant créole, Lopez de Lara, au colonel don Mathias y Aguirre, chargé par Linan du siège de cette place. Les membres de la junte, qui étaient parvenus à s'échapper avant que Jauxilla fût entièrement investi, se transportèrent à la Tierra Caliente de Valladolid, le seul point où se montrât alors une ombre de résistance. La tyrannie de Torrès, qui semblait augmenter avec la mauvaise fortune, était devenue tellement intolérable, même à ses partisans, que leurs plaintes déterminèrent la junte à le remplacer dans son commandement par le colonel Arago. Torrès n'était pas façonné à l'obéissance, et il s'apprêtait à résister, lorsque le petit nombre d'insurgés qui le suivaient encore, redoutant l'armée royale qui s'avancait, l'abandonnèrent pour suivre Arago. Torrès, errant

dans les montagnes, se prit de querelle avec un de ses capitaines, don Juan Zamora, et fut tué d'un coup de lance par cet officier, dont il voulait enlever le cheval favori.

Au mois de juillet 1819, la révolution était descendue au dernier degré de l'échelle. Aucun de ceux qui avaient dirigé ses premiers efforts n'était en vie; aucune ville, aucune place forte n'était entre ses mains. Elle rôdait encore, transformée en guérillas plus ou moins nombreuses, dans les montagnes de Guanajuato, et sur la rive droite de la rivière Zacatula, près de Colima, sur les bords de l'océan Pacifique, où elle attendait, avec Guerrero et ses bandes, l'occasion de reprendre l'offensive. Elle restait disséminée sur beaucoup d'autres points, sous le masque de la soumission, gardant le silence, entretenant ses armes en bon état pour les reprendre au besoin. La surface du Mexique semblait plus tranquille; mais ce calme apparent couvrait les passions révolutionnaires de 1808, et la même désaffection pour la métropole et les Espagnols. Apodaca y fut trompé. Il écrivit à Madrid que la révolution touchait à sa dernière heure, que sa voix n'était plus que le râle de l'agonie, que partout elle se soumettait à l'autorité royale, et qu'il répondait du salut du Mexique sans autres troupes que les siennes.

Nous avons tous vu cette confiance des agents du pouvoir à l'approche des crises les plus graves. Il semble que l'atmosphère qui les entoure s'épaissit à mesure que l'orage se forme. Pauvres hommes trompés au fond de leurs palais, ils prennent pour l'accent des peuples la voix des courtisans de bas étage et se hâtent à leur tour, dans des rapports sans vérité, d'endormir leurs maîtres de ce même sommeil auquel ils se laissent aller. Apodaca ne s'était pas aperçu que si la force comprimait l'action de la révolte matérielle, elle était sans valeur sur l'insurrection morale, et que celle-ci, comme le volcan qui dort, se nourrit en silence de nouveaux éléments

de vie pour le jour de l'éruption. Le calme du Mexique n'était arrivé qu'à la suite de son épuisement. Il y avait trêve et non paix entre l'Espagne et sa colonie. La métropole avait trouvé son principal appui, pendant la première lutte, dans les troupes créoles qui embrassèrent sa cause avec un zèle qu'il est difficile d'expliquer, car la profession militaire, sous l'ancien régime, avait aussi pour les indigènes des entraves sans nombre. Aucun Américain ne pouvait prétendre à un commandement important. Toutefois, dans cette guerre, le besoin de se concilier l'armée avait amené de notables concessions, et l'armée, jusqu'en 1820, resta fidèle au drapeau de l'Espagne. Cette fidélité s'explique par plusieurs causes. Pendant une guerre vive et sanglante, les officiers n'avaient pas de loisir pour s'occuper de politique et débattre la constitution du pays. Exposés aux coups des insurgés, ils ne voyaient en eux que des ennemis barbares, que de véritables bandits, en dehors du droit des gens. Les soldats créoles, engagés sous les deux drapeaux opposés, n'écoutant que les devoirs de l'obéissance passive, se combattaient avec un acharnement qui ne leur permettait pas de réfléchir sur leur communauté d'origine et d'intérêts. Mais quand le feu de la querelle se fut calmé, les choses changèrent d'aspect. Tous les insurgés qui avaient accepté l'amnistie (l'indulto) furent incorporés dans les régiments de ligne ou dans les milices de l'armée royale. L'esprit de cette armée ne tarda pas à se ressentir d'un pareil mélange. Les nouveaux venus glissèrent leurs anciennes opinions au milieu de leurs nouveaux camarades. Ils s'efforcèrent de les faire partager en les justifiant. La discussion n'était pas la seule arme employée pour convertir. Des séductions d'un autre genre étaient mises en œuvre. Les femmes, qui furent pendant toute la révolution avocates zélées de l'indépendance, s'adressaient alors, pour lui conquérir des partisans, à toutes les passions généreuses, à l'amour de la

gloire, de la patrie, de la liberté; et lorsque les imaginations ardentes étaient enflammées par leurs patriotiques prédications, elles reprochaient aux militaires déjà séduits, d'avoir si longtemps arrêté l'heure de l'affranchissement, et les suppliaient de réparer une faute qu'un faux point d'honneur leur avait fait commettre.

Telle était la disposition des esprits au Mexique en 1820, au moment où l'on apprit le rétablissement de la constitution des cortès en Espagne, et la révolution opérée par l'armée même que l'on destinait à consolider le régime absolu dans les deux Amériques. Il n'est pas besoin d'ajouter que cet événement donna une nouvelle énergie au parti de l'indépendance. Si la liberté de la presse n'existait pas, la liberté des communications était pleine et entière. Partout, au Mexique, des réunions clandestines avaient lieu pour discuter la forme de gouvernement qu'on devait adopter. Les Européens et leurs adhérents penchaient pour la constitution espagnole, les uns sans modification, les autres moins démocratique et plus appropriée à l'état social du Mexique. Les Américains voulaient l'indépendance, mais ne s'accordaient ni sur la manière de l'obtenir, ni sur le gouvernement à adopter. La plupart des créoles désiraient le bannissement des Espagnols; quelques exaltés allaient jusqu'à demander leurs têtes et la confiscation de leurs propriétés. Les modérés se contentaient de les exclure des emplois publics, et de les faire descendre à la condition dans laquelle ils avaient maintenu les indigènes durant trois siècles. Un parti voulait la monarchie constitutionnelle, un autre la république fédérative, un troisième la république une et indivisible. Dans ce chaos d'opinions, de passions, de préjugés, de prétentions individuelles, d'intérêts de castes, et d'irritation populaire, le clergé agissait activement en faveur de l'indépendance du pays. Son action sur les masses était sans limites, sa haine de l'Espagne sans bornes. Les décrets des cortès relatifs aux biens

ecclésiastiques n'étaient pas de nature à modifier cette haine implacable. Apodaca, qui croyait que son métier à lui était d'être royaliste, tout en se soumettant au régime constitutionnel, ne laissait échapper aucune occasion de favoriser le parti contraire. Il se rapprocha de quelques grands dignitaires de l'Église alliés à la noblesse, avec le projet d'assurer à Ferdinand un asile au Mexique, et d'y rétablir l'ancienne forme de gouvernement. Un tel plan ne pouvait être exécuté que par l'armée. Il fallait un chef qui eût assez d'influence sur elle pour l'entraîner dans cette voie rétrograde, où l'on aurait à combattre tout le parti patriote mexicain, c'est-à-dire la masse libérale de la nation, appuyée de tous les corps insurgés encore en armes. Don Augustin Iturbide, désigné comme le militaire le plus capable de conduire une telle entreprise, s'empressa de prouver qu'il était le dernier des officiers qu'on aurait dû choisir, et celui de tous peut-être qui méritait le moins la confiance du vice-roi. Sa défection ne se fit pas attendre.

Tout porte à croire qu'il était secrètement lié avec cette partie du clergé mexicain qui voulait l'indépendance absolue, et que depuis longtemps la pensée de s'emparer du pouvoir suprême l'occupait tout entier. Nous le verrons bientôt parodier en Amérique le rôle de Napoléon et la journée de Saint-Cloud.

Iturbide, né à Valladolid, dans le Mechoacan, d'une famille considérable du pays, avait reçu une éducation soignée. Il n'était encore en 1810 qu'officier subalterne (lieutenant) dans le régiment provincial de sa ville natale. Ceux qui servaient dans ce corps ne recevaient pas de solde. Il n'en avait pas besoin: il possédait une fortune indépendante, et s'occupait activement de l'administration de ses biens. Quand la révolution éclata, Hidalgo lui offrit le rang de lieutenant général qu'il refusa. Cette offre était de nature à tenter un jeune homme sans expérience; mais lui voyait ce qu'étaient les plans du curé, la faiblesse réelle des insur-

gés, et la période d'anarchie qu'ils avaient à traverser; il aima mieux les combattre que de s'associer à leur sort (*). Il alla joindre, en 1810, les troupes du vice-roi Venegas, et se distingua à l'affaire de Las Cruces. De ce moment son élévation fut rapide. Choisi pour toutes les opérations périlleuses, la fortune lui fut presque toujours favorable. Il contribua puissamment au triomphe des armes espagnoles dans les batailles de Valladolid et de Puruaran. Il ne fut malheureux qu'à l'attaque du fort de Coporo, en 1815, et il avait prédit ce revers, qu'il ne lui était pas donné d'empêcher. On lui accorda un commandement indépendant dans le Baxio, honneur que peu de créoles avaient obtenu avant lui. Si l'impartiale histoire doit reconnaître les talents militaires d'Iturbide, elle ne doit pas dissimuler qu'il en ternit l'éclat par la fougue de ses passions, et par une cruauté que rien ne peut justifier, pas même l'entraînement des représailles. Il existe encore une de ses dépêches, adressée au vice-roi après l'affaire de Salvatierra, datée du vendredi saint 1814, dans laquelle il annonce qu'en l'honneur de ce jour il vient d'ordonner le supplice de trois cents misérables excommuniés (insurgés). Ils furent fusillés. Les populations indigènes avaient d'autres griefs contre Iturbide. Elles l'accusaient de rapacité et de concussion, et les dénonciations furent si vives et si nombreuses, que le gouvernement se vit forcé, en 1816, de le rappeler à Mexico. Une enquête eut lieu; mais la crainte d'indisposer les autres chefs de l'armée qui s'étaient rendus coupables des mêmes exactions, arrêta les poursuites. Depuis ce moment, Iturbide resta sans emploi jusqu'en 1820, époque où il fut chargé par

(*) Les insurgés de leur côté ont plusieurs fois affirmé qu'ils n'avaient pas offert à Iturbide le grade de lieutenant général, mais que lui seul le leur avait demandé; ce qu'ils n'avaient point accordé, pensant que c'était acheter trop cher les services d'un jeune homme sans nom et sans réputation militaire.

Apodaca de la mission dont nous avons déjà parlé. Il avait eu le loisir, pendant quatre années passées dans le repos, de réfléchir sur l'état du Mexique, et de se convaincre de la facilité avec laquelle on pouvait secouer le joug de l'Espagne, si l'on déterminait les troupes créoles à se réunir aux insurgés. Cette réunion opérée, les régiments européens, comparés à l'armée indigène, devaient se trouver hors d'état de résister. Ce fut en vue de ce rapprochement, qui changeait complètement la face des choses, qu'Iturbide conçut le fameux plan d'Iguala, dont il me paraît le seul auteur, bien que ses ennemis l'aient attribué au parti espagnol. Ce plan fut communiqué aux chefs des insurgés, qui l'approuvèrent, et proclamé dans la petite ville d'Iguala, le 24 février 1821. L'importance de ce document nous engage à en faire connaître les principales bases. La nation mexicaine est déclarée indépendante de la nation espagnole ou de toute autre sur le continent américain. La religion catholique est la seule reconnue. Le gouvernement doit être une monarchie constitutionnelle. La nation est une, sans distinction d'Américains et d'Européens. La distinction des castes est abolie: tous les citoyens, Mexicains, Européens, noirs, mulâtres, sont éligibles aux mêmes emplois. Ferdinand VII est invité à monter sur le trône, avec le titre d'empereur. En cas de refus, ce trône doit être offert aux infants don Carlos et don Francisco de Paula, et si aucun d'eux n'accepte, la nation y appellera tel membre des familles régnantes qu'il lui plaira de choisir. En attendant la décision des princes espagnols, le gouvernement provisoire se compose d'une junte, sous la présidence du vice-roi. Il sera organisé une armée pour la défense de la religion, de l'indépendance et de l'union, et cette armée s'appellera *l'armée des trois garanties*.

Le noyau de cette armée n'était pas considérable, car Iturbide n'était encore à la tête que de huit cents hommes; et quoique tous eussent prêté serment au projet de constitution,

plusieurs d'entre eux désertèrent, lorsqu'ils virent que ce projet n'était pas reçu dans le pays avec tout l'enthousiasme sur lequel on avait compté. Il paraît certain que si, dans ce premier moment, le vice-roi eût montré moins d'indécision, et se fût mis à la tête des régiments européens dont il pouvait disposer, la cause d'Iturbide était perdue. Les Espagnols de Mexico, justement effrayés de ce délai, et suspectant ses intentions, le traitèrent comme on avait traité Iturrigaray en 1808: ils le déposèrent, et choisirent pour le remplacer, don Francisco Novella, officier d'artillerie. Cette faute grave de la part des royalistes vint en aide à Iturbide. L'autorité de Novella ne fut pas généralement reconnue dans la capitale. La division se mit parmi les Européens; et pendant qu'ils discutaient entre eux à qui devait appartenir le gouvernement, et quel était le pouvoir légitime, Iturbide put sans être inquiété poursuivre son entreprise. Alors le général espagnol Celestino Negrette, et le colonel Bustamente, mécontents des changements qui venaient de s'opérer, se réunirent à lui, l'un avec les troupes sous ses ordres, l'autre avec mille cavaliers qu'il commandait. Dans le même temps, Iturbide fut encore assez heureux pour s'emparer d'un million de dollars que la compagnie de Manille envoyait à Acapulco, et pour attirer à son parti le général Guerrero, qui se maintenait depuis longtemps sur la rivière Zacatula à la tête d'une forte guerilla. Ce chef patriote n'hésita pas à se ranger sous les drapeaux d'Iturbide combattant pour l'indépendance du pays. De ce moment le succès de l'insurrection fut assuré.

Iturbide, sans crainte d'être inquiété, se dirigea en toute hâte sur le Baxio, position centrale et foyer des insurrections antérieures, où il devait s'attendre à trouver de nouvelles recrues. Dans cette marche, il vit venir à lui les vieux chefs révolutionnaires, empressés de recommencer la lutte, et de nombreux détachements de troupes créoles, qui désertaient le drapeau

de l'Espagne. Le clergé et le peuple le saluaient du nom de libérateur; des adresses arrivaient des districts les plus éloignés, annonçant une adhésion pleine et entière au plan d'Iguala. Rien ne pouvait égaler l'enthousiasme des populations; et jusqu'à ce moment, aucun homme au Mexique n'avait obtenu un plus enivrant succès qu'Iturbide. Ces clameurs, que d'autres clameurs hostiles devaient un jour remplacer, sont encore un exemple de l'instabilité de la faveur populaire, et du peu de valeur de ces louanges passionnées que la multitude jette à la tête des révolutionnaires de tous les pays. Tant que dura cette vogue de fortune, rien ne put arrêter les progrès d'Iturbide. Avant le mois de juillet 1821, tout le pays avait reconnu son autorité, à l'exception de la capitale, dans laquelle Novella et ses soldats européens s'étaient renfermés. Il se trouvait dans les environs de Queretaro, lorsqu'il apprit l'arrivée à la Vera-Cruz du nouveau vice-roi constitutionnel, don Juan O'Donoju, qui, dans ce moment de crise, ne pouvait faire un pas au delà de la forteresse. Iturbide, avec une habileté que ses ennemis ne lui ont jamais refusée, se hâta de tirer parti de cette circonstance. Il invita O'Donoju à se rendre à Cordova, où il se rendit lui-même, et lui proposa d'adopter la déclaration d'Iguala, comme le seul moyen de garantir la vie et les propriétés des Espagnols établis au Mexique, et d'assurer les droits au trône de la maison de Bourbon. Ces considérations décidèrent O'Donoju. Il reconnut, au nom du roi son maître, l'indépendance du Mexique, et livra la capitale à l'armée des trois garanties. Elle en prit possession sans coup férir, sans effusion de sang, le 27 septembre 1821. Novella et ses troupes eurent toute liberté de quitter le territoire mexicain, et furent défrayés de toute dépense jusqu'à la Havane. Les Européens de Mexico éprouvèrent la même bienveillance; on respecta leurs industries et leurs propriétés de tout genre. O'Donoju lui-même fut choisi pour veiller à